

E

#1 Carnets  
Enlarge  
your  
Paris

Y

!

La marche  
au féminin  
*Chroniques*  
de Marianne  
Roussier  
du Lac

P

Le Randopolitain est un cycle de cent randonnées ouvertes à tous et organisées dans le cadre de l'Olympiade culturelle, entre juin 2022 et octobre 2024, pour parcourir l'Île-de-France, Paris et le Grand Paris, leurs sentiers de randonnée et leurs plus beaux paysages.

### L'autrice

Au fil des parcours de randonnée proposés à l'automne 2022, Marianne Roussier du Lac, ethnobotaniste et docteure en littérature, a proposé aux participants d'explorer la question de la marche au féminin. Elle a tenté de dessiner une histoire de la pratique féminine de la marche, d'en discerner les spécificités, les enjeux, les représentations, en prenant des repères dans la littérature et la philosophie. Les trois chroniques qui suivent, publiées sur Enlarge your Paris à la suite des marches collectives, font la synthèse de cette exploration littéraire, sociétale et historique.

### Direction de la collection

Enlarge your Paris

Achévé d'imprimer en février 2023 en France!, par l'imprimerie Ott\* à Wasselonne (67), sur papier Pergraphica\*\* 120 g.

\* ISO 14001, ISO 9001, Imprim'vert.

\*\* FSC (label assurant que la production de bois ou d'un produit à base de bois respecte les procédures garantissant la gestion durable des forêts); papier neutre en carbone; marque certifiée selon la norme Cradle to Cradle.

Les textes sont composés avec les caractères Cardone et Muoto dessinés respectivement par Fatima Lazaro et Matthieu Cortat, distribués par 205TF.

### Design graphique

Bureau 205

---

## Le peuple des marcheurs

---

### du Grand Paris

---

**Animaux sociaux et de surcroît bipèdes** nous marchons en bandes depuis la nuit des temps. Pour sortir d'Afrique, pour sortir d'Égypte, c'est en collectifs marcheurs que les petites familles proto-humaines ou les grands peuples historiques ont pu échapper aux fatalités de l'ici et gagner, à tout prix, cet ailleurs qui rime inlassablement avec espoir-de-vie-meilleure. La marche collective des randonnées péri-urbaines d'aujourd'hui est une modeste aventure humaine tentée à la suite de bien d'autres. Elle a fait sortir, de tous les coins confinés de Paris, un peuple de marcheurs.

**Ils se promettent**, selon leurs propres dires, d'échapper aux captivités et aux solitudes de la crise sanitaire, de retrouver, en marchant ensemble, leur respiration, leur liberté et leur élan vital. Ils sont prêts pour un horizon de partages, de rencontres, de découvertes, sur les terres nouvelles du Grand Paris. Randonneurs péri-urbains dans un pays en paix, ils se savent à l'abri des menaces existentielles inhérentes aux grandes migrations, qu'elles soient archaïques, ou, hélas, contemporaines.

**Nul besoin** non plus pour eux de se préparer au sacrifice suprême en marchant vers la guerre. Aussi au moment de partir n'ont-ils pas entonné de chant du Départ pour rythmer leur cadence et soumettre leur esprit à la volonté collective. Pas besoin de fleur au fusil. Tout au plus, allongeant le pas sous le soleil ou sous l'orage, certaine-s peuvent, aux beaux jours, porter, comme dans la vieille chanson scoute, « une fleur au chapeau ». Mais tous éprouvent, le temps d'une randonnée, un sentiment reconfortant d'appartenance à un « nous », et c'est exactement ce dont ils ont besoin. On sait combien cette capacité à créer du commun fait de la marche collective un levier puissant de la lutte politique, comme en témoigne par exemple la « marche du sel » organisée par Gandhi en 1930, qui rendit inéluctable l'indépendance de l'Inde.

**Plus significative encore**, pour des marcheurs du grand Paris, est la marche des femmes de Paris pendant les journées des 5 et 6 octobre 1789. Ces deux jours-là, les Parisiennes les passèrent à marcher depuis l'Hôtel de Ville jusqu'au château de Versailles, puis à en revenir, toujours à pied, jusqu'aux Tuileries où la famille royale, qu'elles ramenaient avec elles, devait désormais résider. Tournant majeur de la première séquence révolutionnaire, laissant présager plusieurs années

à l'avance la chute de la monarchie, l'événement fait l'objet d'un long récit émouvant dans l'Histoire de la Révolution de Michelet. Nul conteur ne capte mieux que l'historien romantique la fragilité et la force des actrices de ces journées. Il ressent la souffrance immémoriale du peuple des femmes réduites à l'inaction dans l'ordinaire des jours, tout en mettant en scène la protestation de celles qui, ayant accès par leur état à plus d'indépendance, sont capables de s'indigner et s'organisent, ces femmes de la Halle pleine d'une énergie enjouée, qui créent l'événement et le conduisent à son terme, au rythme émancipateur du tambour.

Tout cela n'a rien à voir, pensez-vous peut-être, avec nos randonnées péri-urbaines ? Que pouvons-nous en effet ressaisir de cette ferveur, sinon de faibles traces géographiques ? Aujourd'hui on peut encore marcher le long de la Seine, puis par Auteuil et par Sèvres, Chaville et Viroflay, aller jusqu'à Versailles, on peut patrimonialiser l'itinéraire, et le reparcourir à l'envi, ce sera pour le fun, la détente, la découverte, ou la performance sportive. Car ils ne nous concernent plus, ces grands enjeux qui mettent en marche les hommes, et les femmes : s'affranchir de la faim, se délivrer de l'opresseur, abolir des frontières iniques, défendre des droits légitimes, rendre le monde un peu meilleur. Pourtant un groupe qui se met en marche conserve forcément quelque chose du grand dynamisme libérateur qui meut depuis toujours la marche collective. Observons ces groupes de femmes qui s'organisent pour marcher ensemble, en ville, en montagne, dans le désert, dans la campagne, au bout du monde ou au bout de leur rue. Pourquoi font-elles cela ? Eh bien certaines vous diront qu'elles accèdent ainsi à une activité qu'elles ne pratiqueraient pas en solitaire, en raison des regards désapprobateurs et des risques d'agression.

Plus largement les collectifs de marcheurs modernes rassemblent des adeptes, des confinés d'hier aux télé-travailleurs d'aujourd'hui, qui viennent chercher de l'air, des relations sociales, une liberté de mouvement et d'esprit, que leur dénie un mode de vie aliéné. Aujourd'hui comme hier marcher ensemble est une activité humaine à haute valeur émancipatrice.

---

## Quand marcher

---

### devient une fête!

---

Il faut beaucoup pardonner aux grands penseurs de la marche. Ces pauvres chers grands hommes qui nous ont laissé d'inoubliables textes sur le bonheur du voyage à pied et ont contribué avec génie à l'essor de cette pratique qu'on appelle aujourd'hui la randonnée, se sont montrés peu inspirés quand il s'agissait de donner aux femmes la place qui leur revenait dans cette aventure.

Passé encore que le philosophe naturaliste américain Henry David Thoreau, qui, marchant lui-même quatre heures par jour, ne comprenait pas les habitudes sédentaires de ses compatriotes, s'exclame avec une naïveté hypocrite : « Comment les femmes, qui sont encore plus confinées que les hommes dans les maisons, peuvent le supporter, je l'ignore ! ». Mais pour Jean-Jacques Rousseau la marche est clairement une activité genrée : dans l'Émile, ce traité d'éducation si clairvoyant sur les idées reçues en la matière, le philosophe prévoit pour son élève tout un programme de marche à pied festive et stimulante, mais malheureusement il ne manque pas, au détour d'une théorisation qui oppose le modèle du voyage à pied à celui du voyage en voiture, de réassigner les femmes à leur place confinée dans celle-ci :

« Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis et comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse et le repos des femmes. » Quant à Robert-Louis Stevenson sa condescendance est insupportable : « Il faut effectuer seul une excursion à pied. La liberté en effet lui est essentielle (...) il faut marcher à son rythme, et ni trotter au côté d'un champion de la marche, ni aller à petits pas menus pour respecter l'allure d'une jeune fille », affirme-t-il.

À l'évidence, dans le monde d'hier au moins, l'assignation des femmes à la sédentarité est un stéréotype de genre assez partagé, et la passion imaginative de ces penseurs pionniers qui ont inventé, au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècles l'art festif et libérateur de marcher, n'a pas réussi à les émanciper des préjugés patriarcaux de leur époque. Quelle est donc cette fête où les femmes ne seraient pas conviées ? Elle se joue sous les étoiles et dans les chemins de traverse, ceux qui ne sont jamais les plus courts. S'y donnent rendez-vous tous les piétons qui s'efforcent d'élever au rang d'un art ce qui n'était jusque-là qu'une nécessité parmi tant d'autres. Jusqu'ici ils marchaient pour

survivre, pour fuir, pour subsister, pour expier ou pour obéir, et ce n'était jamais de leur plein gré. Obscurs et courbés, ils piétinaient. Désormais ils voyagent à pied, le cœur léger, portés par leurs semelles de vent, dans la dernière partie du XVIII<sup>e</sup> siècle et dans le champ occidental, la pensée romantique rompt le continuum ancestral des marches subies, malheureuses, synonymes d'exclusion sociale.

Retournant le stigmate qui assigne le piéton à la misère et à la délinquance, ce moment culturel inventif, qui reste évidemment circonscrit à une élite, encourage le marcheur à assumer sa condition frugale et insoumise pour mieux y dérober, au nez et à la barbe des lois sociales, la clé du bonheur personnel. Impérieuse, la vie errante impose ses conditions. Nous l'apprenons avec Rimbaud, la « bohème » en marche est hébergée la nuit par la grande Ourse, autrement et poétiquement dit elle dort dehors, et le jour elle chemine en guenilles et souliers percés, se nourrissant de la rosée des talus. Selon Rousseau rien n'est plus agréable : « J'aime à marcher à mon aise et m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau temps dans un beau pays sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable, voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût ». Un siècle plus tard on entend en écho un Stevenson inspiré par la rudesse des chemins : « Je voyage pour le plaisir de voyager. L'important est de quitter le lit douillet de la civilisation, de sentir sous mes pieds le granit terrestre et les silex épars avec leurs coupants ». Le temps des Lumières encourage le principe de la liberté individuelle comme un moyen d'assurer le respect des personnes et leur autonomie, mais, avec l'invention de l'aventure marcheuse, cette liberté semble devenir une fin en soi, et elle ne connaît plus de bornes quand elle est ainsi portée par les possibilités innombrables de mobilité que se donne le marcheur qui avance à sa guise.

« Avoir pour pays l'univers, pour loi la volonté, et surtout la chose enivrante, la liberté, la liberté ! » : pour les contrebandiers et les bohémiennes qui chantent ces mots, groupés autour de Carmen dans l'opéra de Georges Bizet, vivre libre est une priorité absolue qui vaut bien le sacrifice de son confort et ne s'incarne jamais mieux que dans le voyage à pied « en autonomie », comme on dit aujourd'hui.

Avec ce nouvel usage culturel de la marche, c'est une contre-culture qui émerge et se construit. Dans le grand laboratoire des mythologies romantiques, les zingaras, les petits poucets rêveurs et autres libres voyageurs sous le ciel occidental projettent dans nos imaginations le fantasme d'une condition

humaine qui retrouverait ses vertus natives, sa fraîcheur et son énergie. Quelque chose de la joie de l'enfant, de l'innocence du primitif percolerait jusque dans ces nouvelles pratiques du voyage à pied, cette école d'émancipation. On conçoit la dimension politique subversive qui infuse dans tout cet aimable scénario. C'est un modèle qui nargue les habitudes de vie sédentaires, plus dociles à l'ordre social, en apparence au moins, et qui déstabilise, en les interrogeant, les activités immédiatement rentables des « assis », comme dirait Rimbaud.

Quand le vagabondage passe du statut de délit méprisable à celui de droit envié, le stigmate retourné explose à la figure de la société qui l'a d'abord produit, jetant une vive lumière sur son insuffisance à assurer le bien commun. Alors, pour un Henry David Thoreau, l'appel à marcher sonne comme un appel à désertir le monde des hommes : « Nous devrions entreprendre chaque balade, sans doute, dans un esprit d'aventure éternelle, sans retour, prêts à ne renvoyer que nos cœurs embaumés, comme des reliques de nos royaumes désolés. Si vous êtes prêts à abandonner père et mère, frère et sœur, femme, enfants et amis et à ne jamais les revoir ; si vous avez payé toutes vos dettes, rédigé votre testament, réglé toutes vos affaires et êtes un homme libre ; alors vous êtes prêt pour aller marcher ». Que dirait aujourd'hui le prophète de Walden, déjà consterné au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle par l'aliénation de ses contemporains assujettis à la vie de boutique et de bureau, devant le spectacle de nos aliénations : des esprits possédés par les écrans, des corps qui ne se déplacent plus, ne respirent qu'à peine, perdant leurs facultés sensorielles et leurs aptitudes premières, dans un monde toujours plus transformé par la technologie et dont l'homme ne peut plus être la mesure, et cette façon de percevoir le temps et l'espace, non comme des dimensions vivantes du monde à découvrir, éprouver et s'approprier, mais comme des obstacles au *business as usual* à annuler au plus tôt par tous les moyens sophistiqués que peut procurer un monde dématérialisé ? À coup sûr il renouvelerait son appel, à l'unisson avec Rebecca Solnit : selon la philosophe marcheuse et féministe américaine la marche à pied fait partie de ces « formes culturelles minoritaires qui entendent résister à la désintégration postindustrielle et postmoderne de l'espace, du temps, du corps ».

Les libres marcheurs du Grand Paris accepteraient-ils la mission qui leur est ici soufflée : garder vivant l'espace public, en particulier parce qu'en l'occupant visiblement ils participent à lui conserver une utilité collective, réveiller notre rapport

au temps en acceptant de ralentir, d'observer le dépliement des heures au « fil » de la journée qui s'ajuste au déroulement des kilomètres, tandis que la sensation inévitable de la fatigue dans les jambes, et peut-être l'irruption de la rêverie qui s'invite à la faveur de cette lassitude s'affirmeront comme des moyens de lutte contre l'obsolescence programmée de nos corps et de nos esprits ?

---

## Femme, vie, liberté,

---

### marche à pied!

---

Dans son célèbre et délicieux essai *Une Chambre à soi*, Virginia Woolf imagine que Shakespeare aurait pu avoir une sœur, aussi magnifiquement douée que lui. S'amusant à comparer les destins du frère et de la sœur, elle affirme que cette dernière n'aurait pas produit de chefs-d'œuvre. Car explique-t-elle, même si elle avait pu mener à Londres la vie libre d'une poétesse et écrire, cela lui aurait causé tellement d'ennuis et de difficultés que son œuvre, trop déformée par la souffrance générée par ces tensions, n'aurait pas exprimé clairement son génie. Très probablement, pronostique-t-elle sombrement, la sœur géniale de Shakespeare « serait devenue folle, se serait tuée ou aurait terminé ses jours dans quelque chaumière éloignée des villages, mi-sorcière, mi-magicienne, objet de crainte et de dérision ». Ainsi, selon Virginia Woolf qui généralise ensuite son propos bien au-delà du XVI<sup>e</sup> siècle, une femme artiste a bien de la peine à produire son œuvre, non par incompetence et manque de talent, mais tout simplement parce que le champ des possibles ouvert par sa condition de femme est trop restreint, et incommensurablement plus restreint que celui d'un homme. Le monde, affirme-t-elle, peut méconnaître un écrivain et lui dire : « Écrivez donc, je m'en moque », mais une femme qui veut écrire se verra manifester une hostilité traduite par la question moqueuse : « Écrire ? Quelle idée ? Pourquoi écrieriez-vous ? »

Il est tentant de transposer cette modélisation de la situation de la femme artiste proposée par la grande romancière à celle de la marcheuse à pied. Pensons en particulier à celles qui recherchent l'authenticité d'un voyage à pied « en solo ». Ces dernières ne s'entendent-elles pas poser des questions du même genre : « Tu veux partir marcher seule ? Quelle idée ? Tu ne peux pas trouver quelque chose de moins dangereux, de plus adapté pour une femme ? »

On comprend bien en entendant cela que ce n'est pas une histoire d'aptitudes, il est le plus souvent admis qu'une femme marche comme un homme, au sens où elle n'est affectée d'aucune contre-indication d'ordre biologique ou anthropologique, à la marche à pied. Certains pourront s'agacer peut-être de ces comparaisons apparemment stériles entre marcheurs et marcheuses : ne peut-on dire tout simplement qu'une femme marche « différemment » puisqu'elle est différente, c'est un fait de nature, cela tombe sous le sens ? Cet argument naturaliste doit être examiné : vous parlez de « différence » : ne s'agirait-il pas d'un terme poli qui en cache d'autres commençant par les mêmes lettres : « difficulté », par exemple, ou, peut-être, « discrimination » ?

En effet, ce n'est pas la nature et ses lois réputées immuables qui rendent la marche, comme l'écriture et la production d'œuvres d'art, « différentes » pour les femmes, ce sont des faits sociaux, divers et variés selon les lieux et les époques, qui produisent des difficultés et génèrent de la discrimination entre hommes et femmes dans la pratique de ces activités. Pourtant tant de chemin semble parcouru depuis le temps où, si l'on se fie à l'imagination ô combien féconde de Virginia Woolf, la sœur fictive de Shakespeare marchait seule sur les routes vers Londres, probablement travestie en garçon, pour tenter de forcer la porte d'un administrateur de théâtre.

Chères marcheuses du grand Paris, vous avez certes gagné depuis longtemps le droit de porter la culotte. Vous avez jeté aux orties les bloomers bouffants et bienséants de vos aïeules à bicyclette : de nos jours pantalon, surpantalon, short, leggings et même salopette : vous pouvez opter pour toutes les coupes et compléter votre tenue par un chapeau ou une visière, ou par rien si vous ne craignez pas le soleil. Visage découvert, vous marcherez aussi loin que vous porteront vos jambes sans craindre d'être arrêtées par la police des mœurs. Car vous possédez ce droit, et aussi celui de voter, de nager, ou de faire du vélo, le droit de faire des études, d'avoir une indépendance financière et un enfant si et quand vous le voulez.

Chères marcheuses du grand Paris, incontestablement il vous est possible d'exister par vous-mêmes et vous n'avez pas besoin de scander sur votre route des slogans de contestation et de lutte, tel ce cri de « Femme, vie, liberté », d'abord lancé par les combattantes pershmergas au sein du mouvement de libération kurde à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, qui accompagne aujourd'hui la révolte des femmes iraniennes contre l'état patriarcal qui les brime, et qui est repris par les manifestants

du monde entier qui les soutiennent. Car c'est ainsi, la liberté n'est pas la chose du monde la mieux partagée, et nous savons bien que des millions de femmes, ailleurs sur la planète, peuvent peut-être bien porter des baskets dernier cri, mais qu'elles ne bougent à peu près librement que dans les espaces privés et clos du jardin, de la cour ou de la terrasse, à portée de contrôle familial. Que dès qu'il s'agit de s'aventurer dans la rue elles se couvriront jusqu'aux chevilles et dans certains pays ne sortiront que sous escorte masculine. Et qu'elles prennent un risque mortel si elles tentent d'échapper à cette oppression.

Chères marcheuses du grand Paris, on ne vous envoie pas dire que vous avez beaucoup de chance. Et pourtant vos voyages à pied « au féminin », sont-ils empreints de cette simplicité insouciance qui fait, si on en croit les récits que nous partageons à l'envi nos chers penseurs de la marche, tout le charme des leurs ? On pourrait voir passer l'ombre d'un doute, par exemple quand le soir tombe, et qu'il est l'heure de... bivouaquer.

« Je me souviens d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône. Des jardins élevés en terrasse bordaient le chemin du côté opposé. Il avait fait très chaud ce jour-là ; la soirée était charmante, la rosée humectait l'herbe flétrie, point de vent, une nuit tranquille, l'air était frais sans être froid (...) Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse porte enfoncée dans un mur de terrasse : le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres, un rossignol était précisément au-dessus de moi, je m'endormis à son chant : mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai, la faim me prit, je m'acheminai gaiement vers la ville, résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs qui me restaient encore. »

C'est un souvenir de sa jeunesse vagabonde raconté par Jean-Jacques Rousseau dans ses Confessions, mais tout adepte du voyage à pied voudrait avoir vécu, vivre, ou revivre un tel moment de bonheur suspendu, cette quiétude et cette intense sensation de liberté. Une perfection malheureusement pas toujours également accessible : la nuit à la belle étoile est un moment aussi désirable que redoutable pour les femmes, pour qui elle peut se transformer en épreuve psychologique, voire plus. Les marcheuses du chemin de Saint-Jacques connaissent et visitent Radio Camino, le site internet de Sylvie, cette marcheuse solaire, énergique et expérimentée qui a fait ses 4 500 kilomètres en six ans sur le Camino Francès. Le sujet du bivouac est omniprésent dans les questions des internautes, comme dans les vidéos de témoignage et les conseils de la pèlerine.

E Y

P

Et des aventurières aguerries, pour ne pas dire héroïques, telles hier Alexandra David-Néel et Sarah Marquis aujourd'hui, racontent dans leurs récits de voyage comment elles se cachent pour dormir dans les refuges les plus improbables, et sont malgré tout parfois importunées. Une fois fait le tour de ces difficultés, peut-être peut-on avancer que sans être différent, le voyage à pied au féminin est plus intensément travaillé par un enjeu existentiel. C'est souvent un acte fort, radical, imposé par des raisons d'ordre biographique, c'est une épreuve initiatique et il est important de la vivre en solitaire.

Que l'on soit comme Sylvie sur « le Saint-Jacques », comme Emma Gatewood ou Cheryl Strayed sur les éprouvants sentiers américains de l'Appalachian Trail ou du Pacific Crest Trail, dans l'Outback australien ou sur la cordillère des Andes comme Sarah Marquis, ou en route vers Lhassa au cœur du Pays des neiges comme Alexandra David-Néel, le voyage à pied au féminin est souvent bien moins une partie de plaisir qu'une aventure en conditions extrêmes destinée, au prix de milliers de kilomètres parcourus, à mener la voyageuse au bout d'elle-même. Les femmes n'ont pas, bien sûr, l'exclusivité d'une telle démarche, mais plus souvent aux prises avec des états de vie entravés elles y ont plus visiblement recours.

Les grandes voyageuses des deux derniers siècles nous rappellent, parfois dans la démesure même de leurs projets, combien il importe de pouvoir poser des actes libres, et de quel secours peut alors être la marche en solitaire. Elles ont marché, elles marchent pour survivre à leur passé, pour pardonner, pour rompre et pour renaître, ouvrant pour nous autant de chemins intérieurs, et nous rappelant combien la connaissance de soi est au cœur de toute vie humaine. Mais, pour conclure, il y a peut-être, un enjeu supplémentaire dans la marche au féminin : un enjeu plus existentiel, compte tenu des difficultés que connaissent les femmes, et pas seulement pour marcher. La marche au féminin peut être un acte fort, radical, une épreuve initiatique, un voyage intérieur au bout de soi : cela ressort des expériences des grandes voyageuses. Encore une fois ce n'est pas exactement propre aux femmes, mais elles semblent le vivre davantage et rappeler à tous combien l'entreprise de connaissance de soi est au cœur de toute existence humaine.

10

11



---

## Comment

---

### marchent les femmes?

---

Ces pères veulent simplement éclaircir les citations et les références utilisées aussi bien dans les chroniques écrites que dans les chroniques orales qui ont accompagné les marches. Il n'y a pas d'indication d'édition préférable pour les ouvrages, chacun pouvant se reporter aux livres qui sont facilement disponibles pour lui. En revanche la date de la première édition est précisée.

---

## XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles

---

Victor **HUGO**, *Les Misérables*, 1862

Dans les premiers jours d'octobre 1815, une heure environ avant le coucher du soleil, un homme qui voyageait à pied entra dans la petite ville de Digne.

Jules **MICHELET**, *Histoire de la Révolution française*, 1847

Toute cette foule s'ébranle, elle s'en va à Paris, devant le roi et derrière. Hommes, femmes vont comme ils peuvent, à pied, à cheval, en fiacre, sur les charrettes qu'on trouve, sur les affûts des canons. Les femmes portaient aux piques de grosses miches de pain, d'autres des branches de peuplier : « Nous amenons, criaient-elles, le boulanger, la boulangère et le petit mitron. »

Arthur **RIMBAUD**, *Poésies complètes*, 1870-1872

Mon unique culotte avait un large trou.  
Petit Poucet rêveur j'égrenais dans ma course  
Des rimes, mon auberge était à la grande Ourse...

Jean-Jacques **ROUSSEAU**, *Émile ou de l'éducation*, 1762.

Les Confessions, livre IV, 1782  
Combien le cœur rit quand on approche du gîte! Combien un repas grossier paraît savoureux! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Robert-Louis **STEVENSON**, *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, 1879

Je voyage pour le plaisir de voyager.

E Y

P

Henry-David **THOREAU** *De la marche*, titre original *Walking*, 1862  
Si vous êtes prêt à abandonner père et mère, frère et sœur, femme, enfants et amis et à ne jamais les revoir; si vous avez payé toutes vos dettes, rédigé votre testament, réglé toutes vos affaires et êtes un homme libre; alors vous êtes prêt pour aller marcher.

---

## XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles

---

Annabel **ABBS**, *Méfiez-vous des femmes qui marchent*, 2021

Alexandra **DAVID-NÉEL**, *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, 1924; *Au cœur des Himalayas*, 1949

Je ne dois pas me promener seule au Népal. Je ne l'ignore pas mais je ne vise qu'à éluder cette servitude. Moi, j'ai mauvais caractère, je n'admets pas les entraves à ma liberté.

Marguerite **DURAS**, *Le vice-consul*, 1966

Un jour, elle est assise devant la mer.  
Elle repart.

Frédéric **GROS**, *Marcher, une philosophie*, 2009

Sarah **MARQUIS**, *Sauvage par nature*, de Sibérie en Australie, 3 ans de marche extrême en solitaire, 2014

Rebecca **SOLNIT**, *L'Art de la marche*, 2000

Le plaisir d'arpenter le monde à pied repose sur trois conditions préalables : il faut avoir du temps libre, un endroit où aller, un corps que ni la maladie ni les codes sociaux ne handicapent.

Cheryl **STRAYED**, *Wild*, 2012

En y mettant toute mon énergie, je parvenais à peine à couvrir quinze kilomètres par jour. C'était déjà un exploit physique qui allait bien au-delà de tout ce que j'avais connu jusque-là. Toutes les parties de mon corps me faisaient souffrir. Sauf mon cœur.

Virginia **WOOLF**, *Une chambre à soi*, 1928

12

13

# Rando- politain

w rando .com  
w po  
w. litain

Randopolitain est un projet conçu par Enlarge your Paris et réalisé dans le cadre de l'Olympiade culturelle avec Transilien SNCF et la Fédération française de Randonnée pédestre d'Île-de-France, avec le soutien d'Île-de-France Nature et de l'Office national des Forêts, la Banque des Territoires et EDF Île-de-France, la Région Île-de-France et la Ville de Paris. Et avec la contribution de l'École nationale supérieure de Paysage, de l'Institut Paris Région et de la Maison de l'architecture en Île-de-France.

E Y  
P

# Enlarge your Paris

w enlarge .fr  
w your  
w. paris

Média local indépendant initié en 2013, Enlarge your Paris explore le Grand Paris et l'Île-de-France avec une attention particulière pour la culture, l'écologie, l'économie sociale et solidaire et les loisirs.

En 2022, Enlarge your Paris a réuni 1,3 million de lecteurs et compte désormais 70 000 abonnés à sa newsletter hebdomadaire des sorties dans le Grand Paris. Pour mieux faire connaître le territoire à ses lecteurs, Enlarge your Paris organise également de nombreux événements comme les randonnées urbaines le long des futures lignes du Grand Paris Express, la Transhumance du Grand Paris, Ménage ton canal ainsi que les Rencontres de l'arbre.

Enlarge your Paris accompagne également les acteurs publics et privés dans la conception, la mise en récit et le partage de leurs récits territoriaux.

14

15



Femme,  
vie,  
*liberté*,  
marche  
à pied!